

Diane DRORY

« JE JOUE LA TRADUCTRICE DU CŒUR DES ENFANTS »

Propos recueillis par François HARDY

— **Repensez à la Diane Drory de 18 ans qui commence ses études. Avait-elle l'ambition d'un tel parcours ?**

— Peut-être pas d'un parcours pareil. Mais, depuis ses 10 ans, elle sait qu'elle veut s'occuper d'enfants en souffrance. À cet âge, j'ai perdu un grand frère que j'adorais, qui était mon protecteur. Ça a été une très grande blessure. Depuis, petit à petit, la volonté de devenir psychologue germe. J'entre alors à Marie Haps pour la formation d'assistante en psychologie. Après ces trois ans, j'ai fait trois ans d'études de psychologue clinicienne à Leuven, puis j'ai bouclé par trois dernières années de psychanalyste et une spécialisation autour des enfants. Avec du recul, je pense que mon enfance inspire encore aujourd'hui mon intérêt pour la compréhension de la souffrance de l'enfant.

— **L'écriture semble avoir eu une place importante dans votre vie...**

— C'était la transmission plus que l'écriture. Un jour, je rencontre par hasard Thérèse Jeunejean, la rédactrice en chef de *Ligueur*, alors je saute sur l'occasion. Je lui propose d'écrire des articles qui expliqueraient aux adultes la parole de l'enfant. Jouer la traductrice du cœur des enfants, en somme. Mais l'écriture est toujours restée accessoire à mon vrai métier de psychanalyste d'enfants. Si je peux dire que j'ai une direction dans la vie, c'est d'essayer d'expliquer aux adultes la parole de l'enfant : comment l'enfant explique le monde, comment l'enfant voit le monde...

« Si je peux dire que j'ai une direction dans la vie, c'est d'essayer d'expliquer aux adultes la parole de l'enfant. »

— **Enfant et adulte ne parlent donc pas le même langage ?**

— Non, l'enfant ne raisonne pas du tout comme un adulte. Ils ont deux langages différents, d'où il résulte beaucoup de difficultés et de souffrances. Je prends un exemple. Pendant une consultation, un enfant de 4 ans laisse tomber un Bic que ses parents se précipitent de ramasser, très gentiment, par bienveillance pour lui. À cet âge, le fait de voir le Bic revenir magiquement sur le bureau fait se dire à l'enfant : « Sans mes parents, je ne suis rien. Visiblement, je ne suis pas capable de ramasser ce Bic, puisqu'on ne me l'a pas demandé. Finalement, je ne vaudrais pas grand-chose... ». Cet enfant va vivre ça comme un dénigrement. Tandis que s'il doit descendre de sa chaise, ramasser son Bic et, vaillamment, remonter sur sa chaise, il est fier de lui ! Il a la fierté d'être quelqu'un ! Ça paraît anodin, mais la vie est faite de mille choses qui paraissent anodines.

— **En quarante ans de carrière, votre patientèle a-t-elle évolué ?**

— Oui, tout comme la société. Je vois beaucoup d'enfants

de plus en plus en plus jeunes. Des parents viennent me voir avec leur enfant de 4, 3, parfois 2 ans. Qui ne s'exprime alors pas avec des mots, mais avec des gestes, avec des souffrances. Ça se manifeste par de la tristesse, par un enfant qui ne mange pas, ou qui fait pipi dans sa culotte jour et nuit au-delà de 4 ans, qui perd ses cheveux, qui a de l'eczéma que personne n'arrive à guérir.

— **Vous voyez des petits patients de plus en plus jeunes. Ils ont recours à la psychanalyste plus tôt qu'avant ou souffrent-ils de problèmes de plus en plus jeunes ?**

— Les problèmes sont plus graves et plus précoces qu'avant ! Dans les années 70, « l'interdit d'interdire » avait amené le développement de l'enfant-roi. C'était l'essor de la psychologie positive, de la bienveillance, il ne fallait absolument pas frustrer son enfant, mais voir qu'il est tout le temps heureux. Ça marche avec certains d'entre eux. Mais pour d'autres, trop de bienveillance, c'est de la malveillance, parce qu'ils ne reçoivent plus de cadre. On ne leur interdit plus. Cette génération à qui on n'a plus dit « non » devient elle-même parent dans les années 2000. On commence alors à négocier avec les enfants : « Si tu fais ceci, tu auras cela. » Le cadre référentiel, pour l'enfant, devient tout à fait flou.

— **Les années passent, c'est maintenant au tour de cette génération d'avoir des enfants...**

— Oui, et on arrive à ce que j'appelle maintenant les « enfants-dieux », c'est-à-dire ceux qui sont responsables du fonctionnement de la famille. Ils décident des repas, de qui va les coucher... Cela a d'ailleurs été très soutenu par la publicité. Vous vous souvenez de cette affiche en bord d'autoroute, avec un père qui conduisait et où l'enfant disait : « Je vais dire à maman que tu ne mets pas ta ceinture » ? L'enfant devient garant de la loi, à travers la ridiculisation du père par la même occasion.

— **La figure du père en prend un coup au passage...**

— Absolument, il y a une destruction massive de l'image du père ! Elle est née contre l'autoritarisme d'avant cet « interdit d'interdire ». Au fil des années, il fallait lutter contre l'homme, contre le machiste, avec des combats tout à fait justes. Mais de là à interdire au père d'avoir de l'autorité... Ce sont donc les mères qui ont repris l'autorité en main. Elles portent deux casquettes. Alors les pères se sont empreints de bienveillance et sont devenus des deuxièmes mères.

— **Quel impact sur l'enfant ?**

— Aujourd'hui, il est devenu le couronnement du couple. C'est lui qui fonde le couple, qui est au centre de la famille, alors qu'avant, ce centre était papa et maman. C'était rassurant. Mais si l'enfant est au centre, cela devient très angoissant

puisqu'ils tournent autour et il doit tout le temps veiller à les tenir par la laisse pour qu'ils ne foutent pas le camp. Il doit endosser une responsabilité qui est celle des parents. L'enfant-dieu, c'est *the trend* aujourd'hui sur les réseaux sociaux.

— Vous avez parfois dû vous sentir à contre-courant dans vos positions...

— Bien sûr ! Pas toujours, mais depuis toujours. J'étais beaucoup moins à contre-courant du temps de l'enfant-roi. Il y avait beaucoup de bonnes choses aussi. On était plus à l'écoute de l'enfant, on lui a donné la parole. Il s'opposait un peu et j'adressais alors un message simple aux parents : « *Ne perdez pas votre habitude de mettre du cadre.* » La génération suivante de parents, elle, est tombée des nues quand on leur a dit qu'il était important de mettre du cadre à son enfant. « *Il faut écouter le désir de l'enfant* », me rétorquait-on. Oui, mais si on ne lui transmet pas de la loi, l'enfant n'a que son ventre, sa pulsion pour agir, et il fonctionne alors avec son ressenti. Ce n'est pas une règle ! Être gouverné par ses tripes, par ses émotions, ça change d'heure en heure. Si l'enfant n'a que ça comme boussole, il est comme un bateau qui navigue sans gouvernail.

— Vos positions sont donc difficiles à entendre pour la génération actuelle de parents, celle de l'enfant-dieu ?

— « *Diane Drory ? Complètement réac' !* » Je marche parfois sur des œufs, parce que j'essaie que les autres acceptent ce que je dis. Il ne faut pas s'ostraciser non plus, il faut y aller par petites louches. La bienveillance, c'est important. Mais trop de bienveillance, c'est de la malveillance. Le plus important, c'est la bienfaisance.

— Comment appréhendez-vous la question de la transidentité chez l'enfant ?

— C'est le gros problème de maintenant. Justement, pour moi, certains sont des enfants-tyrans, des enfants-presque-dieu, dont les parents ont pu très mal faire. Quand on est un enfant-tyran, et certainement quand on est un enfant-dieu, avec des parents qui s'agenouillent devant soi, on n'a pas de parents contre qui se révolter. Or, l'adolescent doit se révolter contre ses parents, il doit prendre distance ! Alors, se révolter contre qui ? Contre du vent ? Non. Ils ont tellement besoin de quelque chose contre quoi se révolter qu'une piste est parfois de se révolter contre leur propre corps. Ils sont en souffrance et se disent qu'ils ne sont pas dans le bon corps. Ce n'est bien sûr le cas que d'une petite partie, il y a des enfants qui sont en dépression, d'autres en souffrance. Il est important d'écouter quel est le background de l'ado qui veut changer de genre, de ne pas se précipiter comme font certaines personnes. En trois consultations, on enlève les seins de la fille, on met le mec sous hormones. C'est criminel ! Parce qu'à nouveau, l'enfant parle un autre langage, et il ne faut pas toujours tout prendre au pied de la lettre. Ça ne veut pas dire que leur démarche n'est pas juste, mais au moins leur donner le temps de réfléchir sur cette opération. Cette opération a des conséquences énormes, ça peut créer beaucoup de souffrance. Il faut être prudent.

— S'il y avait un message à faire passer aux parents de 2024, ce serait lequel ?

— Que je suis épatée par la joie, par le don de soi, des parents pour leurs enfants, par le temps qu'ils consacrent à leurs enfants, par la préoccupation qu'ils ont pour le bonheur de leurs enfants. Mais j'ai envie de dire : « *Faites attention de ne pas en faire trop !* » C'est magnifique que l'enfant soit reconnu dans sa richesse, dans sa différence, dans ce

qu'il a. Mais il n'est pas un adulte en miniature. Restons ouverts à leur imaginaire extraordinaire, à leur vision extraordinaire du monde. Mais ce n'est pas pour ça qu'il faut ne pas éduquer. L'enfant a besoin d'être humanisé, d'acquiescer des codes sociaux, de recevoir de la transmission. Et parfois, on est tellement dans l'émerveillement face à lui qu'on oublie de l'humaniser.

— Humaniser l'enfant, c'est le distinguer de l'animal ou du dieu ?

— C'est faire entrer l'enfant dans la culture humaine en le mettant à sa place. L'ennui est que, quand on le met à la place de Dieu, finalement, l'enfant ne peut fonctionner qu'en animal sauvage, parce qu'il doit s'autodéterminer. L'auto-détermination est le grand mot d'aujourd'hui. Mais c'est, pour moi, le piège de l'enfant-dieu.

— En parlant de dieu, quel est votre rapport à la religion ?

— Le rapport à la religion, ce n'est pas mon truc, mais, par contre, le rapport à la spiritualité, c'est essentiel. Pour moi, ce sont deux choses complètement différentes. Je pense que ce qui est essentiel, c'est de s'ouvrir la spiritualité, à la transcendance. Aider à ce que les gens sortent du matérialisme, leur dire qu'il y a des choses qui nous dépassent. Et les enfants sont vraiment des transmetteurs de cette transcendance, ils sont encore dedans. Ils voient des fantômes. Ils ont des mots par lesquels ils parlent sans savoir que c'est du transcendant, d'une chose que nous ne pouvons pas comprendre. Pour moi, il y a là quelque chose. J'ai besoin de me référer à plus haut et plus fort que moi. Et je me dis que je suis un pur canal de transmission. Pourquoi je dis ça à telle famille ou à tel patient ? Pourquoi je dis autre chose à d'autres ? Je ne sais pas. Ça me vient, je dis. J'attache aussi une grande importance aux valeurs de l'éthique, de l'humilité et de l'honnêteté. L'honnêteté est le contraire de l'hypocrisie. D'ailleurs il y a des gens qui rentrent chez moi pour la première fois et disent : « *Bon, il paraît que chez vous, c'est cash.* » Je n'ai pas le temps de tourner autour du pot. Je dis les choses aux gens.

« Le rapport à la religion, ce n'est pas mon truc, mais, par contre, le rapport à la spiritualité, c'est essentiel. »

— Si vous jetez un œil dans le rétroviseur, manquez-vous une étape à votre parcours ?

— J'aurais tellement voulu avoir plus de temps pour mieux connaître ce qu'est l'hypnose, pour faire des formations sur tellement de choses passionnantes. On voudrait avoir dix vies ! Par contre, il n'y a aucun moment dans ma vie dont je me dis que j'y ai perdu mon temps.

— C'est cette envie de faire tellement de choses qui vous fait toujours travailler à presque 80 ans ?

— Il faut savoir que je suis une campagnarde. Que j'ai un potager, plein d'animaux, que je me ressource avec la nature... Mon ressourcement, c'est vraiment le fait de travailler la terre. Ça prend aussi du temps, mais c'est indispensable. En fait, je suis très attachée à la terre.

— Pour le futur, il vous reste des rêves, des ambitions, des nouveaux projets ?

— Peut-être, un jour, arrêter de travailler ? Quand j'aurai l'impression que je commence à radoter, j'arrêterai. J'ai un très grand jardin, alors je me consacrerai à en faire un lieu à visiter, à l'anglaise. Ma famille est d'origine anglaise, ça explique peut-être... Il est déjà pas mal, mais il y a encore du boulot. ■